



La gravité du désir Rodolphe Adam

Notre temps n'est plus à ce qui s'élève, mais à ce qui tombe. La sortie de notre ^{XX^{ème}} siècle se fait désormais avec ce qui chute : le Mur, les Tours, la Bourse, les idéaux. Selon Gérard Wajcman, il restait l'art pour nous permettre de nous élever encore, les musées pour faire exister la grâce et nous garder la tête tournée vers les cieux. Mais il en convient, l'art aussi n'est plus attiré par la hauteur, le sublime et la beauté, mais par le réel qui tombe. Voyez Bill Viola. Le cinéma, la littérature, la bande dessinée ont déjà mis au travail cette question du sujet qui, aujourd'hui, s'effondre. La psychanalyse aussi avec ce sujet qui tombe, en dépression, au chômage, dans la précarité, qui se laisse tomber, à la rue, de la fenêtre, dans son corps. Le ça-tourne du discours capitaliste génère un ça-tombe, telle une variante spatiale du décrochage du discours.

Une solution subjective serait-elle l'apesanteur, *flotter* dans l'espace, comme une nouvelle modalité moderne du sujet déboussolé qu'annonçait Jacques-Alain Miller il y a dix ans à Comandatuba¹ ? Ne plus être lesté par la gravitation du corps, du discours, de l'Autre ? Question de physique du *parlêtre* : quelle est la force qui tient un sujet debout et le meut vers un certain point ? Un film, médiatiquement retentissant, techniquement inouï, nous enseigne à cet égard : *Gravity*, du réalisateur mexicain Alfonso Cuarón. Depuis Stanley Kubrick, un film sur l'espace est toujours un film qui nous parle de nous-mêmes. Si *2001, l'Odyssée de l'espace* nous parlait de l'origine impensable de l'espèce parlante, *Gravity* nous parle du désir et du délire à l'heure de l'Autre qui n'existe pas et de la science qui, elle, existe.

Le film s'ouvre sur une vue de la Terre, à six cent kilomètres dans l'espace, là où toute vie et toute sonorité sont impossibles. Deux astronautes, une femme, un homme, sont dans l'espace, sortis de leur station, chacun dans leur combinaison que Lacan appelait une carapace², affairés à l'entretien du matériel. Ils flottent, en orbite. Le point de regard vertigineux de la caméra, n'est plus ordonné par le cadre classique des repères cartésiens. Ici, plus de haut, plus de bas, plus de verticalité qui fait l'assise imaginaire de la structure cinématographique. Ce n'est pas la Terre qui est détruite ici, mais l'espace lui-même. L'angoisse monte, le corps n'est plus connecté à la fermeté d'un point fixe.

Le Docteur Ryan Stone, alias Sandra Bullock, astronaute et médecin, s'attelle mécaniquement à réparer le télescope Hubble. Entre l'époque de Hegel et celle de Freud, Lacan faisait remarquer – révolution industrielle oblige – que le monde n'était plus le même d'être dorénavant soumis au règne de la machine. Le Docteur Stone est donc ce

1 Conférence de Jacques Alain Miller en Comandatuba, 4^{ème} Congrès de l'AMP, 2004, Bahia Brésil.

2 Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 14 mars 1962, inédit.

sujet de la civilisation scientifique, sujet qui tend à devenir un simple appareil technicien, réduit à l'utilité d'un ustensile servant à l'entretien d'une machine. Ryan Stone ne pense pas, elle calcule. Elle ne parle pas et ne voit pas le péril qui s'annonce. Elle est bien calée sur l'orbite de la technicité de sa tâche. Mais la gravité de son silence vient d'ailleurs.

Être sur orbite pose un problème sur le plan de la subjectivité qui intéresse le délire. L'étymologie latine est connue : *delirare*, soit « sortir du sillon ». Le délire a donc une définition topologique, un changement de direction par rapport à une trajectoire prédéfinie. Or, l'époque est justement à ces discours qui calculent, qui évaluent, pour assigner le sujet à l'uniformité d'une position fixe et à un mouvement ordonné. On mesure donc tout le côté problématique d'une telle définition qui suppose qu'il ne faut pas sortir du sillon, certes. Lacan avait déjà posé un problème identique en 1955 par une question désopilante mais lourde de considérations : « Pourquoi est-ce que les planètes ne parlent pas ? »³ La parabole lui permettait de dire que les êtres humains ne sont pas des lunes, pareils à des planètes qui ne bougent pas de leur orbite, et ce, malgré l'effort ancestral du politique d'y fixer docilement l'homme. Lacan poussait le bouchon plus loin en rappelant l'existence d'un livre qui avait imaginé, programmé, que l'homme devienne un jour une lune, *Mein Kampf*. Rappelons-nous que son auteur était grand admirateur du constructeur américain Henri Ford, pour son antisémitisme notoire, mais aussi pour avoir pensé rationnellement une racine moderne du discours capitaliste : le travail à la chaîne, ce travail qui fait que ça tourne pour le Maître.

Sur la trajectoire orbitale, on pourrait faire remarquer que l'inconscient aussi est une formule d'un mouvement programmé, qui fait aussi de l'existence un « ça tourne » en rond. La demande vous fait tourner toujours de la même manière, dans un tore par exemple, tournant autour du trou du désir. Et il faut la rencontre avec un psychanalyste pour en sortir, sortir du sillon de la fatalité de l'orbite de son fantasme.

Le Dr Stone ne sort pas de son sillon et ce que son allure robotisée et mutique lui fait ne pas voir – alors qu'elle répare un télescope – c'est le réel, celui d'un danger imminent et extrême, celui que lui annonce tout d'un coup l'autre personnage du film, le lieutenant astronaute Mat Kowalsky, l'impeccable George Clooney, prévenu d'urgence par la voix de Houston et tout occupé jusque-là à narrer en apesanteur ses déconvenues conjugales et ses exploits phalliques de détenir bientôt le record du plus long séjour seul dans l'espace. L'homme parade pendant que la femme travaille.

La catastrophe surgit, inéluctable, sous la forme d'un choc sidérant provoqué par l'arrivée des projectiles d'une station russe qui vient d'exploser au loin. Tout explose. Ils sont catapultés au milieu des débris. Lacan disait que le cosmonaute est une image de l'objet a^4 . En quel sens l'entendre ? Je dirais que c'est moins comme cause de notre désir de s'arracher du monde, que comme objet-déchet lui-même de l'espace qui est devenu une poubelle, comme notre monde. Depuis que nous ne croyons plus à l'idée de cosmos comme totalité close et harmonieuse, on a pensé un temps que l'espace serait ce hors-monde salutaire où nous pourrions y expulser les déchets de la science. Ce n'est plus vrai depuis le syndrome-Kessler, du nom de ce consultant de la NASA qui a montré mathématiquement que les débris de nos objets spatiaux, qui restent en orbite basse, sont à même de créer une réaction en chaîne de destruction exponentielle en percutant les

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique psychanalytique*, Paris, le Seuil, 1978, p. 275.

4 *Op. cit.*, Lacan J., *Le Séminaire*, livre IX, leçon du 24 mars 1962.

objets qui s'y trouvent, et qui rendra probablement un jour très délicat le fait de maintenir nos satellites dans l'espace. *Gravity* nous montre que le monde humain est devenu un monde de déchets inéliminables et que l'objet rejeté par le sujet, reparaît toujours, sur une autre scène.

Nos deux astronautes sont séparés par la violence des impacts. Le Dr Stone est éjectée dans le noir absolu, en perdition dans le silence de ces espaces infinis qui effrayaient Pascal. Au comble de l'effroi devant cette solitude intégrale, la voix du lieutenant Kowalsky finit par rejaillir et la rebranche sur l'Autre du langage. Il vient la chercher, manque de la rater, ils se percutent, se repoussent, se retiennent, s'accrochent. Enfin solidement agrippés, la tenant fermement dans ses bras, il lui lance avec la malice d'un certain *What else ?* : « Ah, je savais bien, Dr Stone, que je vous attirais... » L'attirance... Quelle est la nature de cette force ? $F = g \frac{m_1 m_2}{d^2}$: Newton a écrit en cinq lettres la formule qui commande la force gravitationnelle intrinsèque à la mise en présence de deux corps.

Pour les corps parlants, c'est plus complexe. Ils ne s'attirent pas toujours, et même quand ils s'attirent, quelque chose fait résistance : l'inexistence du rapport sexuel. Et dans l'espace ? Le 28 février 1962, Lacan évoquait l'exploit de Youri Gagarine et évoquait son désir d'avoir avec lui un petit dialogue phénoménologique sur ce qui s'était passé là-haut pour lui. Lacan avait une question importante à lui poser : « Que devient dans l'état d'apesanteur une pulsion sexuelle qui a l'habitude de se manifester en ayant l'air d'aller contre ? » Les questions relatives à la sexualité ont toujours fait l'objet d'un démenti intégral de la part de la NASA et de l'agence spatiale russe. Pourtant, depuis quelques décennies, les femmes sont devenues astronautes, des couples d'astronautes mariés ont participé ensemble à des missions. Pierre Kohler, astronome français et journaliste scientifique, raconte dans son ouvrage très décrié pas les agences, *Dernière mission, Mir, l'aventure humaine*, que des positions amoureuses, sélectionnées après simulation sur ordinateur, auraient été testées en 1996 à bord d'une navette spatiale américaine, sans doute en prévision de futurs séjours de longue durée sur Mars. Il s'agissait de déterminer les meilleures positions pour des ébats en microgravité. Le résultat aurait été édifiant : peu de positions fonctionnent sans l'aide d'un tiers, ou d'un appareillage qui tiennent les corps ensemble. La relation sexuelle nécessite une certaine gravité pour qu'elle puisse avoir l'allure d'un *fort – da* convenable. Appelons cela le *peu de poids* de l'Autre. Chose curieuse et inexplicée, il semble que les enfants d'astronautes soient plus souvent des filles.

Mais Dr Stone et Kowalsky n'ont plus d'oxygène, ils doivent tenter de rejoindre ensemble une autre station spatiale. Mais puisqu'ils ne sont pas des planètes et qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ils se mettent à parler. Alors, les choses changent. En fait, c'est lui qui se met à la questionner, tout en contemplant la Terre : « Où est-ce chez toi, Dr Stone ? Y a-t-il quelqu'un qui t'attend, là en bas ? Un monsieur Stone ? » Silence encore, elle se tait. Mais la question et le frôlement récent de la mort provoquent un effet-sujet. Elle prononce alors ces mots : *I had a daughter. J'avais une fille...* Une petite fille qui jouait à chat-perché et qui un jour, bêtement, est tombée. Depuis ce jour, le Dr Stone ne vit plus que dans son hôpital et, sa journée terminée, dans sa voiture dans laquelle elle roule, sans but, aspirée par le sillon de son deuil impossible.

Alors qu'on les croit enfin arrivés à la station, le réel revient, toujours à la même place. Les débris ont fait le tour de l'orbite planétaire et reviennent tout détruire. Le couple

s'accroche, ils se retiennent, ne sont plus retenus que par une corde à la station. Kowalsky choisit de se détacher et de se sacrifier pour ne pas l'entraîner et lui laisser une chance de survivre. Dr Stone parvient à rentrer dans un petit module mais n'arrive pas à le remettre en route. Elle finit par renoncer et à faire de ce petit habitacle son mausolée. Elle coupe l'oxygène et cherche, seulement avec sa radio, à tomber sur une voix qui lui parlerait, lui dirait son nom, au revoir et s'endormir. Contre toute attente, Kowalsky qu'on croyait perdu, revient frapper au hublot, il rentre plein d'optimisme. Mais elle n'y croit plus. Alors, il se met à lui parler : « Tu veux rester ici ? C'est confortable... Ou tu décides de continuer à vivre ? Lâche prise, Ryan... Ancre-toi dans le sol, finis de rouler sans but ! » On réalise alors que ce n'était qu'un rêve, elle est bien toute seule, mais l'objet a été touché, les mots de l'Autre ont fait mouche et réveillé la vie. Elle se met alors à parler à sa fille, lui dit au revoir et qu'elle pense à elle. L'aliénation signifiante, puis la séparation d'avec l'objet perdu. Le tout pour le tout... Rentrer coûte que coûte !

Comme dans une analyse, il y a un deuil à affronter, une perte à assumer dans la parole. Pour désirer, pour vivre, pour être psychanalyste aussi. C'est un deuil de l'idéal, de l'Autre qui n'existe pas, du sujet supposé savoir, de son analyste. Ryan Stone incline son module sur l'orbite de retour pour retomber sur la terre. C'est la chute de l'objet *a*, à une époque où il est au zénith. Les corps physiques obéissent à la gravitation newtonienne, mais il faut une chose de plus pour faire qu'un corps parlant soit lesté de la bonne manière : le désir. Pour y parvenir, à l'heure utilitariste du discours de la science, il faut créer un événement singulier, le pari d'une rencontre qui fasse bifurcation, *clinamen*, comme disait Épicure : le risque de la parole.

Le dernier plan de caméra nous montre, Ryan Stone arrivée sur terre, allongée. Elle parvient de toutes ses forces à se redresser. Elle marche, on ignore où, mais elle est sur ses deux pieds qui reposent fermement sur le sol. Ces pieds qui servent à marcher mais aussi ces pieds avec lesquels Lacan nous a appris à penser, le réel⁵. Ce contre quoi il faut se cogner pour trouver le sillon de son désir. Ce film, cette histoire de renaissance, me rappelle une phrase de J.-A. Miller, une phrase éthique : « Il faut toujours préférer l'aventure à la survie. »⁶

5 Lacan J., « La troisième », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, n° 79, octobre 2011, p. 14.

6 *La passe : effets et résultats*, *Journée des AE*, Paris, Rue Huysmans, 2000, p. 23.